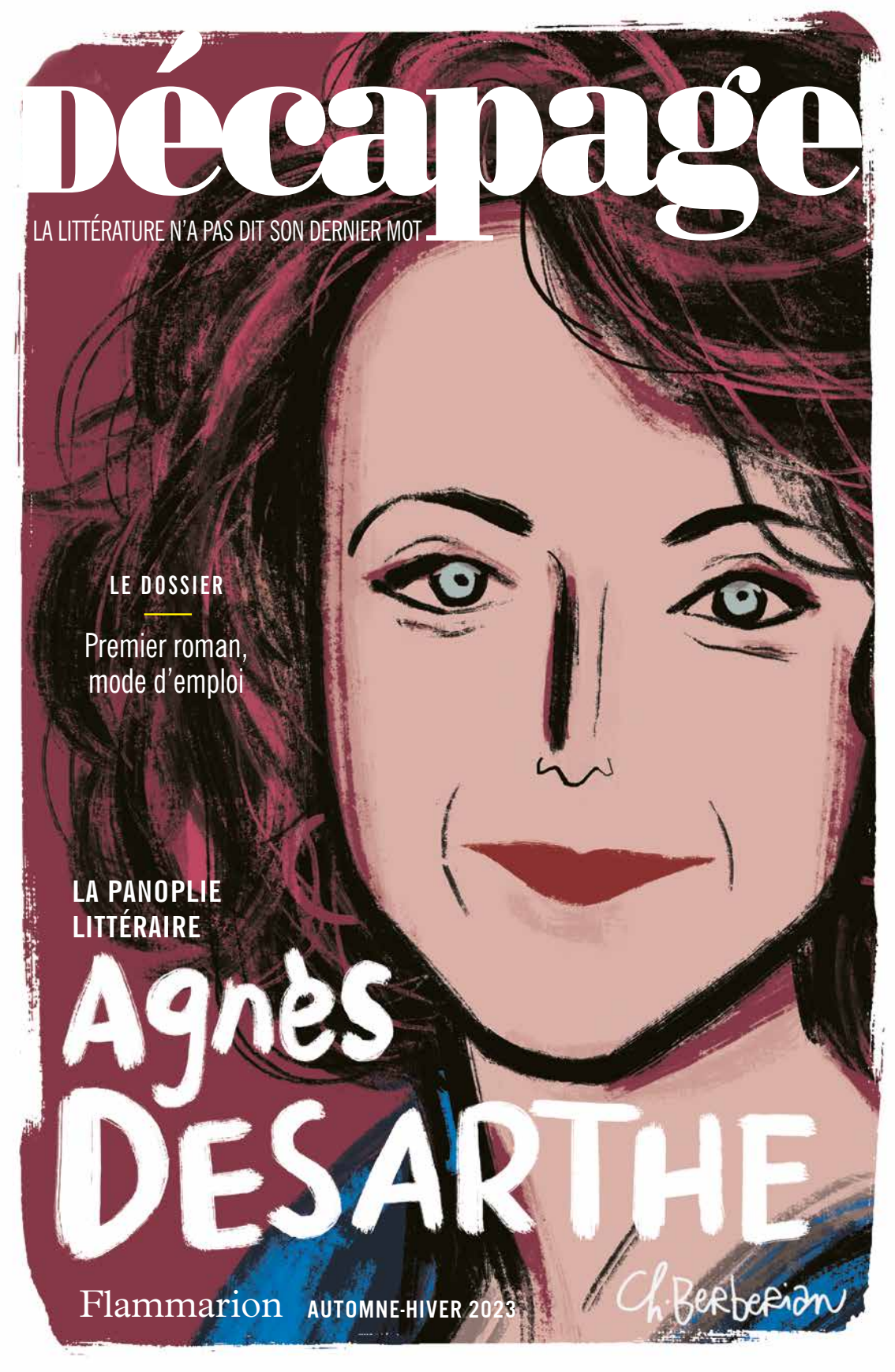
décapage

LA LITTÉRATURE N'A PAS DIT SON DERNIER MOT



LE DOSSIER

Premier roman, mode d'emploi

LA PANOPLIE LITTÉRAIRE

Agnès DESARTHE

Flammarion **AUTOMNE-HIVER 2023**

Décapage

LA LITTÉRATURE N'A PAS DIT SON DERNIER MOT

22e ANNÉE

#68

Sens de la visite →

Flammarion

**La rédaction d'une revue littéraire, c'est – presque ! – comme un garage où s'alignent de flamboyantes voitures de collection.
Il faut veiller à l'organisation de l'espace, garer les véhicules les uns à côté des autres, en suivant une logique précise, pour que l'ensemble ainsi ordonné soit aussi esthétique à l'œil qu'à la pensée.
Dans un garage rempli de voitures de collection, on veille également à l'entretien des vieilles carrosseries, on lustre les chromes, on nourrit les cuirs, comme on le ferait avec une nouvelle, une chronique, un poème ou un haïku dans une rédaction digne de ce nom.**

Chacun aimera contempler ces petites merveilles au charme suranné comme on prend plaisir à feuilleter une bonne revue littéraire dans un profond fauteuil.

Le rédacteur en chef – aussi léger qu'une Renault 16 TX de 1978 – remercie l'ensemble des participants (au rallye ou à la revue), au volant de véhicules qui affichent plus de 100 000 kilomètres au compteur. Heureusement, chacun a su éviter l'explosion de durite pour rendre à l'heure un texte, une illustration.

Il pense aux correcteurs – tels de magnifiques Peugeot 404 L Super-Luxe de 1968 – qui ont roulé au pas sur chaque phrase et mot tordu pour ne pas risquer la sortie de route.

Une pensée pour Tatiana Seniavine qui, malgré les rondeurs d'une Volkswagen Combi Bay Window, a huilé chacune des courroies de ce numéro avant un repos bien mérité.

Des appels de phares pour Célia Cornet et Cassandra Lother, Alpine A110, aussi fiables sur la route que sur les chemins de traverses.

On trouve au centre du garage, Alix Penent – Fiat Abarth 124 (de 1973) – emblématique italienne incarnant l'élégance et la performance.

Au fond, à gauche, une magnifique Aston Martin DB4 Series 2 (de 1960) – avec au volant, Agnès Desarthe, qu'on remercie pour le temps passé à la constitution de sa Panoplie littéraire au lieu de rouler à tombeau ouvert.

Nous précisons, sur un panneau de signalisation digne de la Nationale 7, que toutes les photos du dossier sont publiées avec l'aimable autorisation de l'auteur – selon la formule *ad hoc* – et des photographes – à scooter – dont on a fait paraître, comme il se doit, les mentions légales sur les pages, sous l'œil goguenard de la maréchaussée.

L'ensemble des propriétaires de véhicules remercie ceux qui, au Garage Flammarion et dans les succursales, œuvrent pour que la littérature soit aussi rutilante qu'un capot de Rolls-Royce.

Nous précisons que la mise en pages est de la Bentley S2 Continental Axel Buret.

L'illustration de couverture est de la Triumph Dolomite Sprint Charles Berberian.

Ce numéro a été réalisé, malgré les embouteillages à la sortie des grandes agglomérations, entre mai et septembre 2023.

Quelle belle collection, n'est-ce pas !

PETITES CORRESPONDANCES

Nous recevons toujours de nombreux messages révélant votre sympathie pour nos pages et votre admiration pour le talent de nos auteurs. Merci pour vos lectures attentives et vos encouragements sincères.

Certains de nos lecteurs désiraient rencontrer les uns et les autres cet été, les bras chargés de présents, et ils ont trouvé malheureusement porte close – nous courions après des canards sauvages dans des contrées lointaines.

Nous profitons de cette page pour adresser quelques messages personnels.

À Géraldine (de Saint-Félix-Lauragais) – Nous sommes au regret d'avoir manqué votre visite. Si vous repassez dans la région, nous aurons plaisir à vous rencontrer pour discuter vers libres et sonnets. Toutefois, nous avons lu vos poèmes et cette lecture nous a semblé un peu pénible. Ce n'est pas nul, nul, mais ce n'est pas bien, bien non plus.

À Monique (de Cambounet-sur-le-Sor) – Madame, nous avons bien trouvé le paquet que vous avez déposé à nos bureaux avec les dernières nouvelles de votre fils. Après lecture, nous avons eu un doute sur le véritable auteur de ces textes. En effet, l'auteur a, par moments, des habilités qui nous font penser qu'il est en âge de tenir un crayon et que ces textes n'ont vraisemblablement pas été écrits par un enfant de 5 ans.

À Gérard (de Saint-Pierre-de-Trivisy) – Vous écrivez, comme dirait l'autre, d'un air bonhomme. On sent une certaine sûreté, de la gaîté, une sorte de verve… Ce qui rendrait lisible une petite nouvelle ou un court roman bien tourné. Mais votre ton devient vite insupportable dans une œuvre aussi longue et aussi vide d'intérêt véritable.

À Pierre (de Charleville-Mézières) – On vous doit la vérité : le sujet de votre nouvelle est, pour nous du moins, assommant.

À Jean-Louis (de Laragne-Montéglin) – Deux mots : fastidieux bavardages.

À Mélanie (de Maisons-Laffitte) – Nos conseils n'ont visiblement pas trouvé le moindre écho auprès de vous. Vos derniers écrits sont d'une maladresse enfantine, avec une absence de toute qualité dans les dialogues. Que le lecteur peut-il faire de ce débordement de souvenirs anecdotiques ? Rien. Et nous non plus.

À Julie (de Champagne-Vigny) – Nous avons bien goûté à votre style dépouillé, mais nous avons préféré les gâteaux qui accompagnaient votre texte.

À Kevin (de Saint-Hilaire-Le-Petit) – Quelle curieuse chose vous nous avez donné à lire. Après consultation des uns et des autres, on ne saurait vous dire ce que vos écrits valent. C'est ni chair, ni poisson, comme dirait l'autre. On reste attentif à vos prochains envois.

À Patrice (de Chevilly-Larue) – On souhaitait vous remercier car vous n'avez jamais cherché à nous envoyer un texte. (Votre nom a été tiré au sort, continuez de ne pas écrire.)

Histoire d'ours

C'est un scandale ! hurlait depuis sept minutes le chroniqueur qui n'avait plus de chronique. Honteux, enchérissait le préposé à l'ouverture du courrier. Moi, vivant, jamais on ne me verra écrire une chronique pour ce, pour ce… s'énervait le chroniqueur qui ne parvenait plus à finir ses phrases. Depuis quelques semaines, la rumeur roulait comme une vague en Méditerranée et s'amplifiait comme si elle s'écrasait finalement sur la côte basque : la revue intéressait un grand patron de l'agroalimentaire canin qui avait, de surcroît, des velléités de poète. Outre sa poésie qu'il composait le soir après sa journée harassante dans les granulées pour chien, il se rêvait en patron de revue – il avait sur sa table de nuit une biographie de Jacques Rivière. Et il se projetait, les soirs d'hiver, un cigare à la main – alors qu'il n'en fumait pas –, fanfaronnant devant une assistance aussi médusée qu'alcoolisée : tel que vous me voyez, je suis l'heureux propriétaire d'une publication de création littéraire. En deux trois coups de cuillère à pot, l'ingénieux investisseur avait lancé une OPA sur la revue, dont il avait découvert quelques pages dans la litière du chat de sa maîtresse – une personne peu recommandable : qui peut bien se servir des pages d'une revue littéraire pour la litière de son félin domestique ? (Une critique littéraire, sans aucun doute.) L'ambitieux patron passionné de cynologie et de vers libres entendait bien tirer profit de son achat – pour le moment, il n'avait pas mis la main au portefeuille : des commissions occultes se rassemblaient pour discuter le bout de gras et l'avenir de la littérature ainsi que la légalité de l'action de l'industriel. En attendant, l'astucieux restaurateur pour le meilleur ami de l'humain se promenait dans les pages de la revue comme si elle lui appartenait déjà. Il voyait sa poésie dans la partie création, sa Panoplie dans la partie du même nom, il avait même une idée pour le Journal littéraire. Comme il était à ses heures perdues peintre du dimanche, il avait aussi des visions pour l'illustration de la couverture. L'homme ne manquait pas de chien ! C'est un comble, je ne vais pas de si… s'élança – et s'arrêta aussi vite – le chroniqueur qui ne parvenait plus à finir ses phrases. Le préposé à l'ouverture du courrier essayait de travailler malgré tout. Le chroniqueur qui n'avait plus de chronique cherchait des renseignements sur le futur propriétaire – il trouva une photo de lui avec un bouvier bernois sur une plage. On ne pouvait dire avec exactitude s'ils étaient ensemble ou si c'était de vieux complices, amateurs de balades, dès l'aube, sur le sable immaculé. Mais que va-t-on… demanda le chroniqueur qui ne parvenait plus à finir ses phrases. Et chacun dodelina de la tête, comme l'aurait fait une bande de bassets hounds se promenant dans les allées de Central Park. La rumeur disait aussi que le champion de la préparation alimentaire industrielle pour cabots voulait imposer un nouveau rédacteur en chef. D'après les ouï-dire et le qu'en-dira-t-on, il s'agissait d'un braque de Weimar (mais natif de Ravensbrück), connu sous le nom de Ray – suffit de le voir remuer les oreilles : il sait qu'on parle de lui, l'animal. Le rachat n'avait pas encore été validé par les autorités compétentes et assermentées, mais le leader de la préparation de croquettes agissait comme s'il tenait à la fois les cordons de la bourse et la laisse des corniauds. Le fait est : on n'avait pas vu le rédacteur en chef au sein de la rédaction depuis deux semaines. Voilà de quoi réveiller les esprits endormis. Heureusement, chacun savait que ce n'était pas le genre du rédacteur en chef de se dorer la pilule au soleil ou de se la couler douce à la montagne alors qu'il y avait un numéro à boucler et deux trois textes sur le gril ou le marbre. Le fournisseur de boulettes déshydratées l'avait-il déjà débarqué par la petite porte à l'abri des regards ? La rédaction devrait-elle se mettre au service d'un braque de Weimar et se laisser guider les yeux fermés ? Faisons une…, dit le chroniqueur qui ne parvenait toujours pas à finir ses phrases. Le responsable du comité des fêtes s'avança les deux bras tendus devant lui, paumes ouvertes vers le ciel, puis, au dernier moment, il retourna ses mains d'une torsion des poignets, se pencha en avant et caressa dans le sens du poil un animal – un chien ? – imaginaire (était-ce vraiment le moment de jouer au jeu du mime ?) L'idée de voir cette revue dirigée par un braque de Weimar, même adorable, est tout simplement insupportable, pesta le préposé à l'ouverture du courrier. Bien sûr, ajouta le chroniqueur qui ne parvenait plus à terminer ses phrases, une revue n'est pas un objet comme… et il ne put aller plus loin, zut. Mais que peut-on faire ? s'alarma le chroniqueur qui n'avait plus de chronique. Votons la grève, trancha le préposé à l'ouverture du courrier en brandissant le coupe-papier dont il se servait pour ouvrir les enveloppes. Oui ! La… ! s'enthousiasma à son tour le chroniqueur qui ne parvenait plus à finir ses phrases. On s'excitait comme si chacun était devenu un berger des Pyrénées de quelques mois. (Rappelons au passage que ce chien a une bonne réputation : on l'aime pour son intelligence, son esprit volontaire, sa loyauté sans faille, et sa vivacité, même sur les chemins escarpés de la vie littéraire – comme chacun des chroniqueurs.) Le préposé à l'ouverture du courrier planta son coupe-papier dans le bois d'un bureau inoccupé – coup sec : Non ! Je ne baisserai pas les bras ! cria-t-il alors qu'il n'avait aucun bras en l'air. Chacun échangea un regard suspicieux, les esprits s'échauffaient, les cœurs entraient en résistance, jamais la revue ne serait dirigée par un braque de Weimar ! D'un bond tel un dalmatien qui essaie de protéger sa nombreuse portée, le préposé à l'ouverture du courrier grimpa sur une table : ne cédons pas face à l'idéologie nauséabonde des fabricants de boules de viande hachée et asséchée ! Chacun l'applaudissait à se rompre les phalanges et à cet instant précis le rédacteur en chef passa la porte de la rédaction, en sifflotant l'air de rien. Il marqua un temps d'arrêt, tel un beagle à l'affût. À son regard, chacun comprit qu'il ne s'attendait pas à voir le préposé à l'ouverture du courrier debout sur une table, chaleureusement acclamé par une rédaction en furie. Et alors ? interrogea le rédacteur en chef. Mais tu n'as pas été viré par le nouveau propriétaire de la revue ? s'étonna le préposé à l'ouverture du courrier. Qu'est-ce tu racontes ? Allez, n'essayez pas de gagner du temps avec de telles inepties, il faut se mettre au travail, nous avons un numéro à boucler ! encouragea le rédacteur en chef, comme s'il était dans un téléfilm. Ouaf-ouaf ! s'enthousiasma alors le chroniqueur qui ne parvenait plus à finir ses phrases. Et chacun fut heureux de constater qu'il allait mieux, son poil était lisse et ses yeux brillants et il avait enfin pu aller au bout d'une phrase.

À suivre.

« Diriger une revue ne saurait se limiter à la demande, la réception, la publication de textes, non plus qu'à la lecture attentive des inconnus. Il faut que chaque numéro possède une sorte d'unité interne, en accord avec une ligne générale. Les jours, les nuits que je consacrai, pendant dix ans, à l'harmonie des sommaires comme à leur secrète pugnacité, je ne les regrette pas, d'autant que je n'y serais point parvenu sans le concours d'amis. »

Max Paul-Fouchet (1913-1980), poète, romancier, essayiste, critique littéraire, musical, historien de l'art, ethnologue, homme de radio, de télévision, et, donc, de revue.

Chroniques

Journal littéraire, regards en biais et autres surprises

Sommaire

Le Journal littéraire • **Régis de Sá Moreira** 7
En attendant la sortie de son livre, l'auteur de Les Grands Enfants *tient son journal.*

Regards
Onze questions – que je croyais avoir déjà posées – à Christian Costa 12
Propos recueillis par Guillaume Daban.

Alexandre Fillon 18
Daban, au moins trois fois.

Postures (et impostures) de l'homme de lettres • **Jean-François Kierzkowski** 22
Durer en littérature.

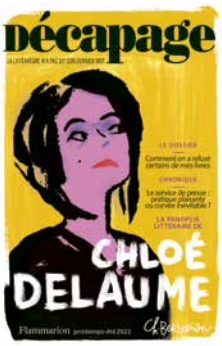
Notes et propos • **Patrice Jean** 26
Le roman, c'est mieux qu'un essai.

La Pause • **Alexis Ferro, Guillaume Tavard et Alban Perinet** 30
Ou comment vous donner envie de lire Poète chilien *d'Alejandro Zambro.*

Et moi, je vous en pose des questions ? • **Lionel Duroy** 31
Tout savoir sur l'auteur en moins d'une minute, montre en main.

La Pause • **Jean-Baptiste Gendarme et Alban Perinet** 169
À propos du nouveau roman de Vincent Delecroix, Naufrage.

Il vous manque un numéro ?



Rendez-vous page 171, ou chez votre libraire ou sur notre site : www.decapage.com

(Paiement via Paypal et frais de port offerts)

« La période du livre “sous presse” est bénie »

Le Journal littéraire

Quelques mois avec **Régis de Sá Moreira** (et une partie de sa famille) où il est question de livres, de Barbapapa et de trampoline.

Parce qu'il est toujours enrichissant, selon nous, de lire le journal d'un écrivain, nous invitons dans chaque numéro un auteur à tenir le sien.

11 mai 2023

Il existe une période bénie dans la création d'un livre, c'est celle où il est mis « sous presse ». Dans l'album des Barbapapa intitulé *Le Livre*, que je lis régulièrement à ma fille et dans lequel Barbotine décide de publier ses mémoires, la fabrication du livre constitue pourtant le nœud de l'intrigue. C'est compliqué pour les Barbapapa qui, malgré leurs transformations, ne réussissent à modeler que des lettres énormes, et Barbotine le dit elle-même : « Mais voyons, ça ne va pas du tout ! Avec des lettres comme ça mon livre sera grand comme une maison ! Et ce n'est pas pratique pour lire au lit… »
Heureusement pour Barbotine, son papa trouve une solution (attention spoiler) : une casse d'imprimerie. Heureusement pour moi, la plupart des auteurs humains ne sont pas en charge de la fabrication de leur livre.
C'est bien pour ça que la période est bénie.

12 mai

De plus en plus, quoi que j'écrive, je m'arrange pour parler des Barbapapa dès le premier paragraphe. J'imagine que les gens à qui ça ne convient pas mettent aussitôt un terme à leur lecture et s'en vont lire autre chose, ce qui fait que dès le deuxième paragraphe, on se retrouve entre nous. J'appelle ça « Procédure d'élimination du lecteur non concerné ». C'est peu agressif, à peine manipulateur, et ça fait gagner du temps à tout le monde.

La période du livre « sous presse » est bénie pour deux raisons majeures. D'abord, le livre est terminé (et non pas *presque terminé*, en deuxièmes, troisièmes, quatrièmes, cinquièmes épreuves avec le sixième projet de couverture en attente de validation et la nouvelle version de la 4e de couverture, à laquelle l'auteur du livre a encore supplié d'apporter des retouches à trois heures du matin, la veille de la réunion avec les représentants).
Non, cette fois c'est fini, et à moins d'attendre le jour de la parution pour mettre un imper et une fausse moustache, s'armer d'un stylo noir, et courir dans toutes les librairies de France et de Navarre afin de pratiquer d'ultimes corrections sur chaque exemplaire mis en place, c'est cuit.
Même la phrase que l'auteur est finalement sûr de vouloir supprimer après l'avoir enlevée et remise une quarantaine de fois fera partie du livre.
Même l'idée bizarre qu'il n'a pas osé garder, et dont il regrette en fin de compte d'avoir privé son roman, ne s'y trouvera jamais.
Même le prénom qu'il voudrait changer parce qu'il l'avait choisi en hommage à un ami qui l'avait vivement encouragé dans l'écriture à un moment où le livre était loin d'être sous presse, mais qui la semaine dernière a refusé de lui prêter sa voiture sous prétexte qu'elle était neuve et que c'était celle de sa femme, même ce prénom-là demeurera, et chaque fois qu'ils se reverront, l'ami se souviendra avec plaisir de cet hommage alors que l'auteur fulminera intérieurement (« une Kangoo en plus, faut pas déconner merde »).
Sans compter que ça n'avait rien d'un caprice, la voiture de l'auteur était en réparation et il devait aller chercher un trampoline qu'il venait d'acheter pour sa femme et sa fille.

14 mai

C'est cuit… Tout à fait comme on le dit d'un gâteau, impossible de revenir en arrière, ajouter un peu de farine ou mettre beaucoup moins de sucre ou ne pas oublier la levure. Le livre va exister avec ses qualités et ses défauts, avec toutes ses particularités, avec tous ses choix minuscules, jusque-là quotidiennement réversibles, désormais affirmés pour l'éternité. Plutôt angoissant, à première vue… alors d'où vient que cette période soit bénie ?
De la deuxième raison : le livre n'a pas encore paru.
On l'imagine sur des rotatives, à l'intérieur d'imprimantes gigantesques, peut-être déjà dans des cartons, mais on ne le voit nulle part.
Il est terminé, pourtant il n'existe pas.

Pour l'auteur, enfin pour moi, c'est un état étrange, comme d'apesanteur, l'image qui lui correspond le mieux c'est dans le film *Mission to Mars,* quand le héros quitte le vaisseau et s'éloigne à travers l'espace avec un câble à la main, jusqu'à ce que (attention spoiler) le câble lui échappe.
Un état étrange donc, de flottement existentiel incarné par le livre, cet « être non étant » (voir l'album inédit des Barbapapa, *La Métaphysique*, où Barbouille se transforme en Heidegger).
Un état dans lequel le monde entier, en tout cas ce que vous en voyez, votre maison, votre travail, vos proches, le garage du coin où vous passez prendre des nouvelles de votre voiture, la rentrée et la sortie de l'école, les courses, le marché, les promenades à vélo, les week-ends, les engueulades, les réconciliations, tout prend une nouvelle couleur, un nouveau goût. Comme si vous étiez sur le point de naître, mais que personne ne le savait. Ou comme si vous veniez de naître, mais que personne n'était au courant.
Ce n'est pas que vous n'avez rien fait, au contraire vous avez bossé comme un bœuf, mais votre travail a beau être accompli, il demeure invisible.

16 mai

Vous flottez, vous marchez en flottant, on vous parle et vous répondez, vous continuez de tout faire comme si de rien n'était mais vous savez, vous, que quelque chose plane dans l'air. Parfois, vous avez envie d'en parler aux gens, de vous confier à votre garagiste, à la maîtresse de votre fille, à la fromagère du marché, « Mon nouveau livre sort à la rentrée, il s'appelle *Les Grands Enfants*, c'est aux éditions Albin Michel ». Ils vous regardent, vous sourient, vous félicitent gentiment. Ils savent rester discrets, et ils n'ont pas non plus la journée, alors ça ne va pas beaucoup plus loin mais ça suffit pour vous réjouir, pour accéder d'un coup à cette dimension subtile qui n'existe qu'en vous et dans laquelle votre livre est partout. Mais alors là, partout. Les murs de la ville en sont tapissés. Dans le monde entier. Les gens le regardent émerveillés. Et même à travers l'espace.
Ça ressemble à quand on est amoureux, au tout début, et qu'on ne peut s'empêcher de parler de l'être aimé au premier venu, en particulier à des inconnus, seulement pour le faire apparaître et se réjouir de son existence.
Vous ne vous rappelez pas ?... Mais si, cherchez bien...

Les hommes et les femmes étaient vêtus de peaux de bêtes. Dehors grognaient les mammouths. On apprenait tous à faire du feu.

24 mai

Qui dit période bénie, dit début, dit milieu, et surtout dit fin. Parce qu'un jour le livre va paraître. Et ce sera le début des problèmes. L'existence remplacera l'essence. Même mon garagiste voudra en savoir plus. « Comment vous est venue l'idée ?… Qu'est-ce qui vous a poussé à l'écrire ?… Est-ce que vous travaillez sur autre chose ?… »
Exactement le même cirque qu'avec les enfants, à peine vous en faites un qu'on vous demande si vous comptez en faire un autre…
On ne peut jamais s'arrêter.
Respirer.
Profiter de l'air autour de nous.
L'unique chose qui nous relie tous.
Ne plus se soucier de ce qu'on va faire après.
Se passer de projet, que ce soit de livre, de week-end ou de couple.
Être sans exister.
Période bénie.

29 mai

En même temps, si le livre ne paraissait jamais, l'auteur aurait l'air malin… Avec son imper et sa fausse moustache, armé de son seul désespoir, errant de librairie en librairie à la recherche de son roman. « Vous êtes sûr que vous ne l'avez pas ?… Une couverture orange avec des robots ? »
Perdu à jamais dans l'espace…
Nul ne peut passer sa vie à flotter. Le mieux serait donc de jouir de cette période sans pour autant s'y accrocher. Ce qu'on peut dire d'à peu près toutes les périodes.
Laisser le livre arriver, lui accorder une place dans le monde, limitée mais réelle, l'offrir à la maîtresse de sa fille, peut-être même à son garagiste, le jour où la voiture sera réparée. (« Il a fallu remplacer tout le moteur mais ça y est, elle roule. »)
Répondre aux questions que les gens auront l'amabilité de poser.
Dire qu'on travaille sur autre chose.
Faire semblant de travailler sur autre chose.
Et, peu à peu, travailler sur autre chose.

31 mai

Dernier jour de ce journal.
Ce soir, en relisant l'album *Le Livre* des Barbapapa à ma fille, j'ai remarqué qu'il datait de 1978, c'est-à-dire que j'avais cinq ans, l'âge de ma fille, à sa sortie, alors que je vais en avoir cinquante cette année.
On dirait que c'est moi qui me transforme en Barbapapa.

19 juin

Ma femme vient de relire mon journal. Elle trouve que la fin est trop abrupte. Elle dit qu'il manque quelque chose. Que ça devrait se terminer par la sortie de mon livre.
Et elle retourne faire du trampoline avec notre fille.
Comme d'habitude, je commence par me braquer.
Non mais oh… Je termine par ce que je veux… Elle se prend pour qui ?… Aux dernières nouvelles, c'est quand même moi l'auteur.
Je m'approche de la fenêtre.
Je les regarde sauter, l'une, puis l'autre, puis les deux ensemble.
Elles n'arrêtent pas de rigoler.

23 août

Alerte à toutes les librairies !
À toutes les librairies !
On signale un homme avec une moustache et un imper qui rôde entre les tables et écrit au feutre noir dans les livres.
L'individu s'en prend toujours au même roman.
Les Grands Enfants, éditions Albin Michel.
Y a des robots sur la couverture.
Il est paru ce matin !

L'AUTEUR // Régis de Sá Moreira

Naît en 1973, le 3 novembre, même jour qu'André Malraux (auteur de La Condition humaine*) et Charles Bronson (acteur d'*Un justicier dans la ville*). Lit peu de livres de l'un, voit beaucoup de films de l'autre. Publie son premier roman* Pas de temps à perdre *en l'an 2000. Prend son temps pour écrire les six suivants. Ose en appeler un* Le libraire. *Et un autre* La vie. *Sait rarement où il va quand il écrit. Réécrit dans tous les sens. Fait ensuite semblant qu'il savait. Décide de passer sa cinquantième année sans boire d'alcool. En est au neuvième mois. Va bien.*

Dernier livre paru : Les Grands Enfants, *Albin Michel, 2023.*

Onze questions
– que je croyais avoir déjà posées –
à Christian Costa

Propos recueillis (en 1990) par **Guillaume Daban**

Les Éditions de Minuit rééditent (enfin !) le livre culte de Christian Costa, *L'Été, deux fois*, paru en toute discrétion en 1989 et considéré par une poignée de fervents lecteurs comme un chef d'œuvre.

À quels autres titres aviez-vous songé ? Et puis la question épineuse de la virgule entre *L'Été* et *deux fois*, absente de la couverture, présente sur la page de faux-titre.

Il me semble que certains titres, auxquels j'avais songé, figurent dans l'un de mes premiers cahiers. Au dos. Je me souviens en particulier de *Quelques jours de la vie de Boz* : ce titre ne me satisfaisait pas, je savais que je l'abandonnerais tôt ou tard mais, lorsque avancer dans l'écriture du roman était encore très difficile, il a été pour moi une sorte de titre d'encouragement – il m'a accompagné. En fait, à l'époque, en matière de titre, j'avais mon idée : le texte devait le produire – il suffisait d'attendre – et c'est ce qui s'est passé.

Quant à la virgule – absente de la couverture, présente sur la page de faux-titre – sans vous je ne l'aurais probablement jamais remarquée. Donc aucune intention, de mon côté.

Anomalie, plutôt – coquille, si vous préférez. La réalité, c'est que le travail de correction sur épreuves – qui m'incombait – je

n'ai pas su le faire et je me souviens que, comme j'étais désolé d'en découvrir toujours de nouvelles à chacune de mes lectures du texte imprimé, Jérôme Lindon m'avait dit, à titre de consolation : « Croyez-en mon expérience, les coquilles, dans un roman, surtout un premier, ça porte bonheur. »

La quatrième de couverture, très emblématique des Éditions de Minuit, est un modèle du genre, un petit miracle d'écriture. En êtes-vous l'auteur ?

La réponse est oui (j'en suis l'auteur). Jérôme Lindon m'avait demandé, entre autres, un texte d'une dizaine de lignes environ présentant le roman et destiné, disait-il, au bulletin d'information des Éditions (j'ignorais que ce texte figurerait sur la couverture et ne l'ai découvert que plus tard, à la réception du livre...). Donc j'écris ce texte – plus exactement je l'écris à l'oral, si j'ose dire, dans ma tête (j'étais assez coutumier du fait à l'époque), me le récitant petit à petit jusqu'à le savoir par cœur avant de le mettre sur papier, au propre. Bref, à la fin, seule m'ennuyait une phrase : la dernière. Mais comme ça avait l'air pressé, tant pis, je l'expédie tel quel avec mes incertitudes et les autres documents demandés (photo, notice, etc.). Jérôme Lindon, là-dessus, un matin, très tôt, m'appelle. S'il a bien reçu les documents en question, il n'a pas trouvé le texte. Je lui confirme que le texte y est, cherchez bien. Vérification faite, il remet la main dessus et, sans plus attendre, commence à le lire à voix haute, là, au téléphone. Moi, bien sûr, je suis intimidé (je n'ai pas l'habitude d'entendre lire à haute voix ce que j'ai écrit et que ce soit par Jérôme Lindon, je pressens du fond de ma surprise que cet événement risque de ne pas se renouveler tous les jours) mais bon, je conserve assez de sang-froid tout de même pour noter, à part moi, qu'il prononce le nom de *Commons* à l'anglaise ce qui, sans me déranger davantage, n'en constitue pas moins, sur le coup, un motif supplémentaire d'étonnement. Quand Jérôme Lindon eut terminé sa lecture, je l'ai interrogé sur la dernière phrase. Ce qu'il pensait. Son avis, le *« et que »* (car c'était un *« et que »* dans cette phrase qui me gênait). Je verrai, m'a-t-il dit. Nous n'en avons plus reparlé ensuite, mais quand j'ai découvert le texte sur la couverture – imprimé –, cette dernière phrase avait disparu.

« En fait, à l'époque, en matière de titre, j'avais mon idée : le texte devait le produire – il suffisait d'attendre – et c'est ce qui s'est passé. »

Ce livre s'inscrit à mon sens dans la lignée d'Echenoz et de Toussaint (et, dans une moindre mesure, de leur aîné Robert Pinget, en particulier de son *Monsieur Songe*) qui ont publié leur premier livre quelques années avant vous. *L'Été, deux fois* semble vraiment destiné aux Éditions de Minuit. Aviez-vous lu ces romanciers ? Vous ont-ils, d'une façon ou d'une autre, influencé ?
Vous me demandez quels auteurs m'ont influencé et anticipant un peu, vous en citez trois (de générations différentes mais – les trois – tous auteurs des Éditions de Minuit). Au dictaphone, j'ai répondu par le détail à votre question mais j'y ai répondu de la façon habituelle, c'est-à-dire du point de vue de l'auteur ou du lecteur que j'étais. Or cette même question – parenté, influences ? – considérée cette fois du côté de l'éditeur (il lit les manuscrits qu'il reçoit), je ne dis pas disparaît (non) mais se trouve éclairée d'un jour différent. Car comment s'étonner dès lors d'un air de famille entre auteurs maintenant réunis sous le même toit – tous – après avoir été, chacun à leur tour, choisis par la même personne ou, au plus large, par une équipe resserrée (deux, trois) – vous me suivez ?

Avez-vous adressé le manuscrit à d'autres éditeurs que Jérôme Lindon ?
Ce manuscrit, c'est vrai, je ne l'ai adressé qu'à Jérôme Lindon (le précédent aussi d'ailleurs mais le précédent, après m'avoir longuement expliqué pourquoi au téléphone, il l'avait refusé). Notez que ce petit manège exclusif, Jérôme Lindon l'ignorait (des manuscrits, c'est même en principe sa raison d'être, un éditeur en reçoit) tout comme il en ignorait bien sûr l'origine et l'histoire. Toujours est-il qu'à son insu, il avait fait en sorte (lettres, entretien) qu'en ce qui me concerne au moins, de mon côté, les choses fussent ainsi.

Quel souvenir gardez-vous de Jérôme Lindon ?
Ce jour-là, donc, rue Bernard-Palissy, aux alentours de midi, nous sommes côte à côte Jérôme Lindon et moi à considérer, en entrepreneurs, la façade des Éditions. Son état. Il se trouve que lever le nez en direction de façades n'est pas, à proprement parler, une nouveauté pour moi. Non, ce serait plutôt le contraire. Jérôme Lindon me dit en désignant la façade :
– Voyez, elle n'a jamais été repeinte depuis le début.
Je crois comprendre qu'il en a envisagé à plusieurs reprises la possibilité mais, jusqu'à présent, il ne s'est pas décidé pour.

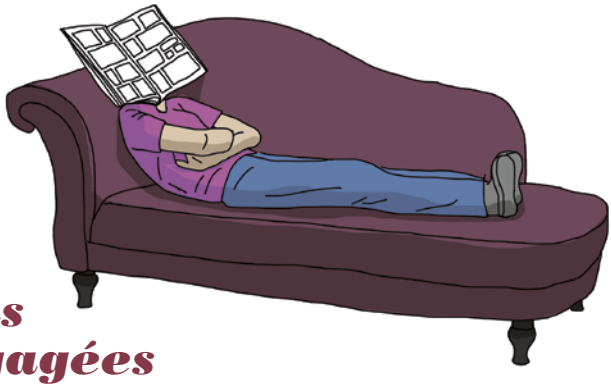
Voilà. Que la peinture en bâtiment s'invite entre nous ce midi-là, ce n'était pas vraiment prévu au programme. (Je n'en dis pas plus.)

Le manuscrit (entièrement rédigé à la main) comporte une dizaine de cahiers d'écolier, petit format, lignés, où vous avez semble-t-il écrit d'une écriture très appliquée les différentes versions du roman, les variantes, tous les états du texte. Quant au tapuscrit, il a été tapé sur une machine à écrire à l'ancienne, sans traitement de texte. Une fois le manuscrit accepté par Lindon, le roman a-t-il été beaucoup retravaillé ?
On peut dire, je crois, qu'une fois accepté le roman n'a pas été retravaillé puisque rien dans sa composition – ni la succession des chapitres, ni l'ordre des paragraphes – n'a été touché. Pourtant, il y a eu des corrections, de détails sans doute au regard de l'ensemble mais qu'on aurait tort toutefois de sous-estimer (les petits détails sont de grands malades et il faut les soigner). Par exemple, dans la scène de toreo de salon, au début, sur la plage, une phrase a été supprimée. Jérôme Lindon, d'une accolade portée au crayon dans la marge, l'avait repérée, mais sans préconiser quoi que ce soit. Signalée, c'est tout. Rien d'imposé (sa méthode pour autant que j'ai pu en juger). Je savais moi aussi depuis longtemps cette phrase bancale mais je l'avais conservée – on s'attache ou plutôt, comme trop souvent, c'était cette maladresse qui s'attachait. Bref, avec, la supprimer mis à part, j'avais le sentiment d'avoir tout tenté. Et là, qu'un œil extérieur, un œil d'autorité s'y arrête à son tour, et je coupe. Pur. Simple. Ça s'appelle être soulagé.

« … le roman n'a pas été retravaillé puisque rien dans sa composition – ni la succession des chapitres, ni l'ordre des paragraphes – n'a été touché. »

À cette occasion, les autres corrections suggérées allant toutes dans le même sens, j'ai appris que supprimer pouvait être la solution. Hasard ou règle d'art ?

Quelques auteurs et titres de livre émaillent le roman. S'agit-il d'auteurs et de livres de chevet ?
Ce sont pour la plupart des lectures anciennes.
Georges Perros : beaucoup lu – prose et poèmes.
Gontcharov : j'ai lu le roman dès sa sortie en édition de poche (je sais qu'il existe une version intégrale du livre mais je ne la connais pas).



CHRONIQUES

1/32 Des divagations littéraires, engagées et étonnantes

Avec Jean-François Kierzkowski, Régis de Sá Moreira, Lionel Duroy.

Et la chronique de Patrice Jean : le pouvoir du roman.

Regards : Le retour en librairie de Christian Costa, avec Guillaume Daban et Alexandre Fillon.

CRÉATIONS

146/172 Deux nouvelles inédites

Guillaume Tavard et pour sa première publication : Marie Arnoux.

94/145 La Panoplie littéraire d'Agnès Desarthe

Alors que paraît Le Château des Rentiers, *un récit personnel sur le temps qui passe, la vieillesse et la mémoire, Agnès Desarthe s'est prêtée au jeu de la compilation et de l'introspection littéraire.*

THÉMATIQUE

33/93 « Publier son premier roman, mode d'emploi »

Comment écrire quand on n'a pas encore d'éditeur ? Quelles stratégies mettre en place pour accéder à la publication ?
Comment choisir la maison qui accueillera son premier texte ?
Que se passe-t-il ensuite ?

Dans ce numéro, nous explorons le processus d'entrée en littérature.

Illustrations : I de couverture © Charles Berberian / Flammarion ; IV de couverture : Alban Perinet.

décapage 68

REVUE LITTÉRAIRE DEPUIS 2001

PRIX FRANCE : 16 €

ISBN : 978-2-0804-1680-3

9 782080 416803